

dtv

«Geh spazieren und sag mir in hundert Zeilen, was du gesehen hast» – mit dieser Anregung seines Lehrers Gustave Flaubert beginnt das Schriftstellerleben von Guy de Maupassant (1850–1893). Genaue Beobachtungen von Alltagsszenen und Dialoge, die so nah an der Wirklichkeit sind, dass sie fast schon wie Karikaturen wirken, gehören zu den größten Stärken dieses Meisters der Erzählkunst. Das Privateste und das Politischste, das untätige Leben des Reichen genau so wie die ausweglosen Tage des Armen, alles beschreibt Maupassant – den manche einen Realisten, manche einen Naturalisten nennen – exakt, witzig und immer auf der Seite der Verlierer. Das *Fin de siècle* erscheint in seinen Geschichten erschreckend aktuell.

In diesem Buch sind zwölf seiner besten Erzählungen versammelt – links der französische Originaltext, rechts die deutsche Übersetzung.

Guy de Maupassant
Garçon, un bock!
Herr Ober, ein Bier!

Zwölf Erzählungen

Auswahl und Übersetzung von
Marlies Müller-Bek und Ulrich Friedrich Müller

Deutscher Taschenbuch Verlag

dtv zweisprachig
Begründet von Kristof Wachinger-Langewiesche

**Ausführliche Informationen über
unsere Autoren und Bücher
finden Sie auf unserer Website
www.dtv.de**



Neuübersetzung, erweiterte Neuausgabe 2001.
3. Auflage 2011
Deutscher Taschenbuch Verlag GmbH & Co. KG, München
© Langewiesche-Brandt KG, Ebenhausen bei München
Umschlagkonzept: Balk & Brumshagen
Umschlagbild: Georges Seurat,
Ein Sonntag auf der Insel Grande-Jatte (1885)
Satz: Greiner & Reichel, Köln
Druck und Bindung: Kösel, Krugzell
Gedruckt auf säurefreiem, chlorfrei gebleichtem Papier
Printed in Germany · ISBN 978-3-423-09411-5

Inhalt

Le gâteau · Der Kuchen	6 · 7
La relique · Die Reliquie	18 · 19
Le testament · Das Testament	32 · 33
À cheval · Hoch zu Ross	44 · 45
Regret · Reue	64 · 65
Un coup d'état · Ein Staatsstreich	80 · 81
Garçon, un bock! · Herr Ober, ein Bier!	108 · 109
Le baptême · Die Taufe	124 · 125
Le petit fût · Das Fässchen	136 · 137
Au bois · Im Walde	150 · 151
Les tombales · Grabgängerinnen	164 · 165
Le Creusot · Le Creusot	184 · 185

Le gâteau

Disons qu'elle s'appelait M^{me} Anserre, pour qu'on ne découvre point son vrai nom.

C'était une de ces comètes parisiennes qui laissent comme une traînée de feu derrière elles. Elle faisait des vers et des nouvelles, avait le cœur poétique et était belle à ravir. Elle recevait peu, rien que des gens hors ligne, de ceux qu'on appelle communément les princes de quelque chose. Être reçu chez elle constituait un titre, un vrai titre d'intelligence; du moins on appréciait ainsi ses invitations.

Son mari jouait le rôle de satellite obscur. Être l'époux d'un astre n'est point chose aisée. Celui-là cependant avait eu une idée forte, celle de créer un État dans l'État, de posséder son mérite à lui, mérite de second ordre, il est vrai; mais enfin, de cette façon, les jours où sa femme recevait, il recevait aussi; il avait son public spécial qui l'appréciait, l'écoutait, lui prêtait plus d'attention qu'à son éclatante compagne.

Il s'était adonné à l'agriculture; à l'agriculture en chambre. Il y a comme cela des généraux en chambre, – tous ceux qui naissent, vivent et meurent sur les ronds de cuir du ministère de la guerre, ne le sont-ils pas? – des marins en chambre, – voir au ministère de la Marine, – des colonisateurs en chambre, etc., etc. Il avait donc étudié l'agriculture, mais il l'avait étudiée profondément, dans ses rapports avec les autres sciences, avec l'économie politique, avec les arts, – on met les arts à toutes les sauces, puisqu'on appelle bien « travaux d'art » les horribles ponts des chemins de fer. Enfin il était arrivé à ce qu'on dît de lui :

Der Kuchen

Nennen wir sie Madame Anserre, damit man ihren wahren Namen nicht erfährt.

Sie gehörte zu jenen Pariser Damen, die wie ein Komet auftauchen und einen feurigen Schweif hinter sich herziehen. Sie verfasste Verse und Novellen, hatte eine poetische Seele und war hinreißend schön. Sie empfing nur wenige, ganz außerordentliche Menschen, die man gewöhnlich die «Könige» von irgend etwas nennt. Bei ihr empfangen zu werden bedeutete einen Adelstitel, einen wahren Adelstitel der Intelligenz; jedenfalls wurden ihre Einladungen so gewertet.

Ihr Gatte spielte die Rolle des unbedeutenden Satelliten. Es ist nicht leicht, der Ehemann eines solchen Gestirns zu sein. Aber er hatte einen sehr guten Einfall gehabt. Er bildete einen Staat im Staate und hatte seine eigenen Verdienste, zweitrangige Verdienste zwar, aber immerhin: Wenn seine Frau empfing, empfing er auch; er hatte sein besonderes Publikum, das ihn schätzte, ihm zuhörte und ihm mehr Aufmerksamkeit schenkte als seiner strahlenden Gefährtin.

Er hatte sich der Landwirtschaft gewidmet, der Salonlandwirtschaft. Es gibt ja auch Salongenerale (oder zählen etwa nicht alle dazu, die auf den Stuhlkissen des Kriegsministeriums geboren werden, leben und sterben?), Salonseeleute (man schaue sich im Marineministerium um), Salonkolonisatoren usw. usw. Er hatte also die Landwirtschaft studiert, aber er hatte sie auch wirklich gründlich studiert, im Zusammenhang mit den anderen Naturwissenschaften, mit der Volkswirtschaft, mit der Kunst – man redet ja jetzt bei jeder Gelegenheit von Kunst, nennt sogar die abscheulich hässlichen Eisenbahnbrücken «Kunstabauten». Kurz und gut, er hatte erreicht, dass man von ihm sagte:

« C'est un homme fort. » On le citait dans les Revues techniques; sa femme avait obtenu qu'il fût nommé membre d'une commission au ministère de l'Agriculture.

Cette gloire modeste lui suffisait.

Sous prétexte de diminuer les frais, il invitait ses amis le jour où sa femme recevait les siens, de sorte qu'on se mêlait, ou plutôt non, on formait deux groupes. Madame, avec son escorte d'artistes, d'académiciens, de ministres, occupait une sorte de galerie, meublée et décorée dans le style Empire. Monsieur se retirait généralement avec ses laboureurs dans une pièce plus petite, servant de fumoir, et que M^{me} Anserre appelait ironiquement le salon de l'Agriculture.

Les deux camps étaient bien tranchés. Monsieur, sans jalousie, d'ailleurs, pénétrait quelquefois dans l'Académie, et des poignées de main cordiales étaient échangées; mais l'Académie dédaignait infiniment le salon de l'Agriculture, et il était rare qu'un des princes de la science, de la pensée ou d'autre chose se mêlât aux laboureurs.

Ces réceptions se faisaient sans frais; un thé, une brioche, voilà tout. Monsieur, dans les premiers temps, avait réclamé deux brioches, une pour l'Académie, une pour les laboureurs; mais Madame ayant justement observé que cette manière d'agir semblait indiquer deux camps, deux réceptions, deux partis, Monsieur n'avait point insisté; de sorte qu'on ne servait qu'une seule brioche, dont M^{me} Anserre faisait d'abord les honneurs à l'Académie et qui passait ensuite dans le salon de l'Agriculture.

Or, cette brioche fut bientôt, pour l'Académie, un sujet d'observation des plus curieuses. M^{me} Anserre

«Das ist ein beschlagener Mann.» Man zitierte ihn in den Fachzeitschriften, und seine Frau hatte erwirkt, dass er zum Mitglied einer Kommission im Landwirtschaftsministerium ernannt wurde.

Dieser bescheidene Ruhm genügte ihm.

Unter dem Vorwand, Unkosten zu sparen, lud er seine Freunde auf denselben Tag, an dem seine Frau die ihren empfing, so dass man sich vermischte. Oder vielmehr nein, man bildete zwei Gruppen. Madame belegte mit ihrem Gefolge von Künstlern, Akademikern und Ministern eine Art Saal mit Empiremöbeln und -tapeten. Monsieur zog sich für gewöhnlich mit seinen Ackerbauern in einen kleineren Raum zurück, der als Rauchzimmer diente und den Madame Anserre ironisch den Landwirtschaftssalon nannte.

Die beiden Lager waren streng getrennt. Monsieur, ganz ohne Eifersucht übrigens, begab sich manchmal in die Akademie, bei welcher Gelegenheit dann herzliche Händedrucke getauscht wurden; die Akademie dagegen mied den Landwirtschaftssalon hoheitsvoll, nur ganz selten mengte sich ein König der Wissenschaft, des Geistes oder von irgend etwas sonst unter die Ackerbauer.

Diese Empfänge gingen ohne Aufwand vor sich; Tee, ein Napfkuchen – das war alles. Monsieur hatte im Anfang zwei Napfkuchen gefordert, einen für die Akademie und einen für die Ackerbauern. Da aber Madame sehr richtig bemerkt hatte, dass ein solches Verfahren scheinbar zwei Lager andeuten würde, zwei Empfänge, zwei Parteien, hatte Monsieur nicht darauf bestanden, so dass nur ein einziger Napfkuchen aufgetragen wurde, den Madame zunächst in der Akademie anbot und der anschließend in den Landwirtschaftssalon gebracht wurde.

Dieser Napfkuchen nun wurde bald für die Akademie ein ungemein fesselnder Gegenstand der Beobachtung. Madame

ne la découpait jamais elle-même. Ce rôle revenait toujours à l'un ou à l'autre des illustres invités. Cette fonction particulière, spécialement honorable et recherchée, durait plus ou moins longtemps pour chacun : tantôt trois mois, rarement plus ; et l'on remarqua que le privilège de « découper la brioche » semblait entraîner avec lui une foule d'autres supériorités ; une sorte de royauté ou plutôt de vice-royauté très accentuée.

Le découpeur régnant avait le verbe plus haut, un ton de commandement marqué ; et toutes les faveurs de la maîtresse de maison étaient pour lui, toutes.

On appelait ces heureux dans l'intimité, à mi-voix, derrière les portes, les « favoris de la brioche », et chaque changement de favori amenait dans l'Académie une sorte de révolution. Le couteau était un sceptre, la pâtisserie un emblème ; on félicitait les élus. Les laboureurs jamais ne découpaient la brioche. Monsieur lui-même était toujours exclu, bien qu'il en mangeât sa part.

La brioche fut successivement taillée par des poètes, par des peintres et des romanciers. Un grand musicien mesura les portions pendant quelque temps, un ambassadeur lui succéda. Quelquefois un homme moins connu, mais élégant et recherché, un de ceux qu'on appelle, suivant les époques, vrai gentleman, ou parfait cavalier, ou dandy, ou autrement, s'assit à son tour devant le gâteau symbolique. Chacun d'eux, pendant son règne éphémère, témoignait à l'époux une considération plus grande ; puis quand l'heure de sa chute était venue, il passait à un autre le couteau et se mêlait de nouveau dans la foule des suivants et admirateurs de la « belle Madame Anserre ».

Anserre schnitt ihn nie selbst an. Diese Aufgabe wurde immer dem einen oder anderen der berühmten Gäste übertragen. Diese besondere Aufgabe, ganz außerordentlich ehrenvoll und begehrt, verblieb jedem einzelnen mehr oder weniger lange: manchmal drei Monate, selten länger. Und man bemerkte, dass das Privileg, «den Kuchen anschneiden» zu dürfen, eine Fülle anderer Vorrechte im Gefolge hatte, eine Art sehr ausgeprägter Königs- oder vielmehr Vizekönigs- würde.

Der regierende Kuchenanschneider sprach lauter, mit betonter Befehlsstimme, und alle Gunstbezeugungen der Herrin des Hauses galten ihm, alle ohne Ausnahme.

Unter sich, mit leiser Stimme und hinter verschlossenen Türen, nannte man diese Glücklichen die «Napfkuchenfavoriten», und jeder Favoritenwechsel bedeutete in der Akademie eine Art Revolution. Das Messer war das Zep-ter, das Gebäck das Hoheitszeichen; die Auserwählten wurden beglückwünscht. Nie schnitt ein Ackerbauer den Napfkuchen an. Selbst Monsieur war stets ausgeschlossen, obwohl er seinen Teil davon aß.

Nacheinander wurde der Napfkuchen von Dichtern, Malern und Romanschriftstellern angeschnitten. Eine Zeitlang maß ein großer Musiker die Portionen, ein Botschafter löste ihn ab. Manchmal nahm auch ein weniger bekannter, aber gutaussehender und gewählt gekleideter Mann, einer von denen, die man je nach der Epoche einen echten Gentleman, einen vollendeten Kavalier, einen Dandy oder sonstwie nennt, vor dem symbolträchtigen Kuchen Platz. Jeder von ihnen erwies während seiner kurzen Regierungszeit dem Ehemann besondere Hochachtung, und wenn dann die Stunde seines Rücktritts gekommen war, reichte er das Messer einem anderen weiter und mischte sich von neuem unter die Schar der Gefolgsleute und Bewunderer der «schönen Madame Anserre».

Cet état de choses dura longtemps, longtemps; mais les comètes ne brillent pas toujours du même éclat. Tout vieillit par le monde. On eût dit, peu à peu, que l'empressement des découpeurs s'affaiblissait; ils semblaient hésiter parfois, quand on leur tendait le plat; cette charge jadis tant enviée devenait moins sollicitée; on la conservait moins longtemps; on en paraissait moins fier. M^{me} Anserre prodiguait les sourires et les amabilités; hélas! on ne coupait plus volontiers. Les nouveaux venus semblaient s'y refuser. Les « anciens favoris » reparurent un à un comme des princes détrônés qu'on replace un instant au pouvoir. Puis, les élus devinrent rares, tout à fait rares. Pendant un mois, ô prodige, M. Anserre ouvrit le gâteau; puis il eut l'air de s'en lasser; et l'on vit un soir M^{me} Anserre, la belle M^{me} Anserre, découper elle-même.

Mais cela paraissait l'ennuyer beaucoup; et le lendemain, elle insista si fort auprès d'un invité qu'il n'osa point refuser.

Le symbole était trop connu cependant; on se regardait en dessous avec des mines effarées, anxieuses. Couper la brioche n'était rien, mais les privilèges auxquels cette faveur avait toujours donné droit épouvantaient maintenant; aussi, dès que paraissait le plateau, les académiciens passaient pêle-mêle dans le salon de l'Agriculture comme pour se mettre à l'abri derrière l'époux qui souriait sans cesse. Et quand M^{me} Anserre, anxieuse, se montrait sur la porte avec la brioche d'une main et le couteau de l'autre, tous semblaient se ranger autour de son mari comme pour lui demander protection.

Des années encore passèrent. Personne ne découpait plus; mais par suite d'une vieille habitude in-

Dieser Zustand währte lange, sehr lange; aber die Kometen leuchten nun einmal nicht immer im gleichen Glanz. Alles in der Welt wird älter. Nach und nach konnte man meinen, die Beflissenheit der Anschneider lasse nach. Gelegentlich schienen sie zu zögern, wenn ihnen der Teller gereicht wurde; das einst so beliebte Amt wurde weniger begehrt: man behielt es weniger lang und schien nicht mehr so stolz darauf zu sein. Madame Anserre wandte ihr schönstes Lächeln und alle Liebenswürdigkeit auf, aber ach: man schnitt nicht mehr so gerne an. Die Neuankömmlinge schienen es überhaupt abzulehnen. Die «ehemaligen Favoriten» traten einer nach dem anderen wieder auf, wie entthronte Fürsten, die noch einmal für kurze Zeit an die Macht kommen. Dann wurden die Ausgewählten selten, sehr selten. Einen Monat lang, o Wunder, schnitt Monsieur Anserre den Kuchen an; aber er schien es bald müde zu werden, und man sah Madame Anserre es selber tun.

Doch das schien ihr sehr zu missfallen, und beim nächsten Mal bat sie einen der Gäste so dringend, dass er nicht abzulehnen wagte.

Das Symbol war aber zu bekannt; man warf sich mit bestürzten, ängstlichen Mienen vielsagende Blicke zu. Den Napfkuchen anzuschneiden war nicht schwer, aber die Privilegien, auf welche diese Gunst von jeher ein Anrecht gegeben hatte, schreckten jetzt ab; deshalb drängten sich die Akademiker, sowie der Teller erschien, in wildem Durcheinander in den Landwirtschaftssalon, als wollten sie sich hinter dem Ehemann verstecken, der unablässig lächelte. Und wenn Madame Anserre mit bangem Gesicht in der Tür erschien, den Napfkuchen in der einen und das Messer in der anderen Hand, schienen sich alle um ihren Gatten zu scharen, als suchten sie Schutz bei ihm.

Weitere Jahre gingen dahin. Niemand schnitt mehr an, aber aus eingefleischter alter Gewohnheit ließ die «schöne

vétérée, celle qu'on appelait toujours galamment la « belle M^{me} Anserre » cherchait de l'œil, à chaque soirée, un dévoué qui prît le couteau, et chaque fois le même mouvement se produisait autour d'elle : une fuite générale, habile, pleine de manœuvres combinées et savantes, pour éviter l'offre qui lui venait aux lèvres.

Or, voilà qu'un soir on présenta chez elle un tout jeune homme, un innocent et un ignorant. Il ne connaissait pas le mystère de la brioche; aussi lorsque parut le gâteau, lorsque chacun s'enfuit, lorsque M^{me} Anserre prit des mains du valet le plateau et la pâtisserie, il resta tranquillement près d'elle.

Elle crut peut-être qu'il savait; elle sourit, et, d'une voix émue :

– Voulez-vous, cher monsieur, être assez aimable pour découper cette brioche?

Il s'empressa, ôta ses gants, ravi de l'honneur.

– Mais comment donc, Madame, avec le plus grand plaisir.

Au loin, dans les coins de la galerie, dans l'encadrement de la porte ouverte sur le salon des laboureurs, des têtes stupéfaites regardaient. Puis, lorsqu'on vit que le nouveau venu découpait sans hésitation, on se rapprocha vivement.

Un vieux poète plaisant frappa sur l'épaule du néophyte :

– Bravo ! jeune homme, lui dit-il à l'oreille.

On le considérait curieusement. L'époux lui-même parut surpris. Quant au jeune homme, il s'étonnait de la considération qu'on semblait soudain lui montrer, il ne comprenait point surtout les gracieusetés marquées, la faveur évidente et l'espèce de reconnaissance muette que lui témoignait la maîtresse de la maison.

Madame Anserre», wie man sie immer noch höflich nannte, jeden Abend ihren Blick herumgehen, um einen Opferwilligen zu finden, der das Messer nähme, und jedesmal entstand die gleiche Bewegung um sie herum: eine allgemeine, vorsichtige Flucht, voll einfallsreicher und kluger Manöver, um dem Angebot zu entgehen, das ihr auf der Zunge lag.

Da wurde eines Abends ein ganz junger Mann bei ihr eingeführt, ein Unschuldiger und Unwissender. Er kannte das Geheimnis des Napfkuchens nicht; deshalb blieb er, als der Kuchen erschien, als alle flohen und Madame Anserre aus den Händen des Dieners den Teller und das Gebäck entgegennahm, seelenruhig in ihrer Nähe.

Vielleicht glaubte sie, er wisse bescheid; sie lächelte und sagte mit bewegter Stimme:

«Wollen Sie, mein lieber Herr, wohl so freundlich sein und diesen Napfkuchen anschneiden?»

Er war sehr beflissen und legte seine Handschuhe ab, hochofrennt über die Ehre.

«Aber selbstverständlich, Madame, mit dem größten Vergnügen.»

Aus der Ferne, aus den Ecken des Saales und aus dem Rahmen der zum Landwirtschaftssalon hin offenen Tür blickten erstaunte Gesichter. Sodann, als man sah, dass der Neuling sich ohne Zögern ans Anschneiden machte, traten alle eilig herzu.

Ein alter, spaßiger Dichter schlug dem Neuen auf die Schulter:

«Bravo, junger Mann!» flüsterte er ihm ins Ohr.

Man betrachtete ihn neugierig. Selbst der Gatte schien überrascht. Der junge Mann dagegen war erstaunt über die Beachtung, die man ihm so plötzlich zu zeigen schien, und verstand vor allem nicht die huldreichen Gesten, die offensichtliche Gunst und die stille Dankbarkeit, die ihm die Herrin des Hauses erwies.

Il paraît cependant qu'il finit par comprendre.

À quel moment, en quel lieu la révélation lui fut-elle faite? On l'ignore; mais quand il reparut à la soirée suivante, il avait l'air préoccupé, presque honteux, et regardait avec inquiétude autour de lui. L'heure du thé sonna. Le valet parut. M^{me} Anserre, souriante, saisit le plat, chercha des yeux son jeune ami; mais il avait fui si vite qu'il n'était déjà plus là. Alors elle partit à sa recherche et le retrouva bientôt tout au fond du salon des « laboureurs ». Lui, le bras passé sous le bras du mari, le consultait avec angoisse sur les moyens employés pour la destruction du phylloxéra.

– Mon cher monsieur, lui dit-elle, voulez-vous être assez aimable pour me découper cette brioche?

Il rougit jusqu'aux oreilles, balbutia, perdant la tête. Alors M. Anserre eut pitié de lui et, se tournant vers sa femme:

– Ma chère amie, tu serais bien aimable de ne point nous déranger: nous causons agriculture. Fais-la donc couper par Baptiste, ta brioche.

Et personne depuis ce jour ne coupa plus jamais la brioche de M^{me} Anserre.

Es scheint aber, als habe er schließlich verstanden.

In welchem Augenblick, an welchem Ort wurde ihm diese Erkenntnis zuteil? Man weiß es nicht. Als er am folgenden Einladungsabend wieder erschien, machte er jedenfalls einen bedrückten, fast beschämten Eindruck und blickte unruhig umher. Die Teestunde schlug. Der Diener erschien. Lächelnd nahm Madame Anserre den Teller und blickte sich nach ihrem jungen Freunde um. Er aber hatte so schnell die Flucht ergriffen, dass er schon verschwunden war. Da machte sie sich auf die Suche und fand ihn bald ganz hinten im Salon der «Ackerbauer». Er hatte den Ehemann untergefasst und erkundigte sich mit großer Eindringlichkeit bei ihm nach den Mitteln, die zur Reblausbekämpfung angewendet werden.

«Mein lieber Herr», sprach sie zu ihm, «wären Sie wohl so freundlich, mir diesen Napfkuchen anzuschneiden?»

Er errötete bis über die Ohren, stammelte, verlor den Kopf. Da erbarmte sich Monsieur Anserre seiner und sagte, indem er sich seiner Frau zuwandte:

«Meine Liebe, sei so gut und störe uns jetzt nicht; wir sprechen über landwirtschaftliche Fragen. Lass ihn doch von Baptiste anschneiden, deinen Kuchen.»

Seit diesem Tage schnitt ihn niemand mehr an, den Napfkuchen der Madame Anserre.

La relique

MONSIEUR L'ABBÉ LOUIS D'ENNEMARE, À SOISSONS.

Mon cher abbé,

Voici mon mariage avec ta cousine rompu, et de la façon la plus bête, pour une mauvaise plaisanterie que j'ai faite presque involontairement à ma fiancée.

J'ai recours à toi, mon vieux camarade, dans l'embarras où je me trouve; car tu peux me tirer d'affaire. Je t'en serai reconnaissant jusqu'à la mort.

Tu connais Gilberte, ou plutôt tu crois la connaître; mais connaît-on jamais les femmes? Toutes leurs opinions, leurs croyances, leurs idées sont à surprises. Tout cela est plein de détours, de retours, d'imprévu, de raisonnements insaisissables, de logique à rebours, d'entêtements qui semblent définitifs et qui cèdent parce qu'un petit oiseau est venu se poser sur le bord d'une fenêtre.

Je n'ai pas à t'apprendre que ta cousine est religieuse à l'extrême, élevée par les Dames blanches ou noires de Nancy.

Cela, tu le sais mieux que moi. Ce que tu ignores, sans doute, c'est qu'elle est exaltée en tout comme en dévotion. Sa tête s'envole à la façon d'une feuille cabriolant dans le vent; et elle est femme, ou plutôt jeune fille, plus qu'aucune autre, tout de suite attendrie ou fâchée, partant au galop pour l'affection comme pour la haine, et revenant de la même façon; et jolie ... comme tu sais; et charmeuse plus qu'on ne peut dire ... et comme tu ne sauras jamais.

Die Reliquie

AN HERRN ABBÉ LOUIS D'ENNEMARE IN SOISSONS

Mein lieber Abbé,

Nun kommt meine Heirat mit Deiner Kusine tatsächlich nicht zustande, und zwar auf die törichteste Weise wegen eines Dummejungenstreichs, den ich meiner Braut fast unfreiwillig gespielt habe.

In der Verlegenheit, in der ich mich befinde, suche ich Zuflucht bei Dir, meinem alten Gefährten; denn Du kannst mir aus der Klemme helfen. Ich werde Dir dafür bis an mein Lebensende dankbar sein.

Du kennst Gilberte oder vielmehr: du glaubst sie zu kennen – kennt man die Frauen denn jemals? Alle ihre Ansichten, ihre Vorstellungen, ihre Ideen haben etwas Überraschendes. Da ist alles voller Umwege und Rückwege, Unvorhersehbarkeiten, nicht nachzuvollziehenden Gedankengängen, schiefer Logik, Starrköpfigkeiten, die unüberwindbar zu sein scheinen und doch vergehen, nur weil ein Vögelchen aufs Fensterbrett geflogen kommt.

Ich brauche Dir nicht zu sagen, dass Deine Kusine, von den Weißen oder Schwarzen Fräulein in Nancy aufgezogen, äußerst fromm ist.

Das weißt Du besser als ich. Dagegen weißt Du sicher nicht, dass sie in allem so überschwenglich ist wie in ihrer Frömmigkeit. Ihr Kopf lässt sich hinreißen wie ein Blatt, das im Winde wirbelt; sie ist mehr Frau oder vielmehr Mädchen als jede andere, sofort gerührt oder erzürnt, im Galopp zum Lieben wie zum Hassen durchgehend und ebenso davon wieder ablassend; und hübsch ... wie Du weißt; und betörend, mehr als man beschreiben kann ... und wie Du es nie wissen wirst.

Donc, nous étions fiancés; je l'adorais comme je l'adore encore. Elle semblait m'aimer.

Un soir je reçus une dépêche qui m'appelait à Cologne pour une consultation suivie peut-être d'une opération grave et difficile. Comme je devais partir le lendemain, je courus faire mes adieux à Gilberte et dire pourquoi je ne dînerais point chez mes futurs beaux-parents le mercredi, mais seulement le vendredi, jour de mon retour. Oh ! prends garde aux vendredis; je t'assure qu'ils sont funestes !

Quand je parlai de mon départ, je vis une larme dans ses yeux; mais quand j'annonçai ma prochaine venue, elle battit aussitôt des mains et s'écria : « Quel bonheur ! vous me rapporterez quelque chose; presque rien, un simple souvenir, mais un souvenir choisi pour moi. Il faut découvrir ce qui me fera le plus de plaisir, entendez-vous? Je verrai si vous avez de l'imagination. »

Elle réfléchit quelques secondes, puis ajouta : « Je vous défends d'y mettre plus de vingt francs. Je veux être touchée par l'intention, par l'invention, Monsieur, non par le prix. » Puis, après un nouveau silence, elle dit à mi-voix, les yeux baissés : « Si cela ne vous coûte rien, comme argent, et si c'est bien ingénieux, bien délicat, je vous ... je vous embrasserai. »

J'étais à Cologne le lendemain. Il s'agissait d'un accident affreux qui mettait au désespoir une famille entière. Une amputation était urgente. On me logea, on m'enferma presque; je ne vis que des gens en larmes qui m'assourdisaient; j'opérai un moribond qui faillit trépasser entre mes mains;